

aujourd'hui dans les pays protestants un *réveil religieux* M. des Landes et son ami convertis des premiers, sans doute, restaient aussi parmi les plus fervents.

« En traitant M. Pascal à Rouen, et en demeurant chez lui trois mois de suite, ces deux gentilshommes l'entre-tinrent de la renaissance religieuse dont ils étaient de vivants exemples : il prêtèrent à lui et à sa famille, les livres de Saint-Cyran.....

.....

« C'est lui qui, de toute la famille, prit le premier et le plus vivement goût, aux discours et aux livres de MM. de la Bouteillerie et des Landes : il porta sa jeune sœur, alors âgée de vingt à vingt et un ans, et recherchée en mariage par un conseiller, à renoncer au monde. Le frère et la sœur réunis, y décidèrent M. leur père, et M. et madame Périer, qui étaient venus séjourner à Rouen, vers la fin de l'année 1646, trouvant toute la famille en Dieu, ne crurent pouvoir mieux faire, que d'en suivre l'exemple. Tous se mirent sous la conduite de M. Guillebert (1).

Dès lors, il n'y a plus à en douter, la famille Pascal fut engagée sans retour dans les voies Port-Royalistes ; mais ce mouvement, très-circonscrit dans son action et qui ne paraît pas avoir cherché à s'étendre à Rouen, s'accomplit, ne l'oublions pas, vers la fin de 1646. A cette époque *Polyeucte* et *Théodore*, les deux tragédies chrétiennes de Corneille, avaient paru au théâtre avec des fortunes diverses, et ne pouvaient subir en aucune façon le contre coup d'une évolution tout intime. Loin d'avoir eu la prétention de convertir Corneille, Etienne Pascal et les siens ne semblent pas avoir tenu à conserver des relations avec lui. Ils partirent pour Paris en 1648, quand M. Pascal fut conseiller d'Etat, laissant le poète occupé à publier la seconde partie de ses œuvres. Depuis, nous ne voyons pas qu'il y ait eu de part ni d'autre la moindre démarche pour se revoir, ni le plus petit échange de correspondance. Des deux côtés, il y eut égale froideur, abandon tacite.

Du reste, au moment même où sa famille était au mieux avec le poète, Blaise Pascal passait en quelque sorte à côté de lui sans le voir : « Il ne paraît pas, dit Sainte-Beuve, que ce commerce de Corneille ait en rien atteint Pascal qui, dans ce même temps, ne s'inquiétait guère du *Cid* ni d'*Horace*, inventait sa machine arithmétique, et allait passer aux expériences sur le vide. Est-ce que, par hasard, d'abord ce certain manque de naturel et de simplicité dans la poésie du grand Corneille empêchait Pascal d'y prendre goût ? Mieux vaut accuser sa distraction. » Cependant nous avons vu dans la troisième partie de cette étude, que Pascal, quelques années plus tard, et lorsqu'il préparait cet ouvrage sur la religion dont les assises inachevées nous confondent encore par leur grandeur, était très-préoccupé, très-inquiet de la séduction que peut exercer sur l'âme humaine l'amour tel qu'il est présenté dans le théâtre de Corneille. *Héraclius*, représenté en 1647, pendant la dernière année du séjour de la famille Pascal à Rouen, produisit-il sur le jeune penseur une impression plus vive que les précédentes œuvres du poète ? On pourrait le croire, si l'on veut voir avec Voltaire, dans l'une des célèbres *Pensées* de Pascal, une imitation presque littérale de quelques vers de cette tragédie. La chose n'est pas invraisemblable, mais il est possible aussi que Pascal ait puisé cette pensée dans son propre fonds, en dehors de toute reminiscence littéraire.

(1) Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. II.

## De l'enseignement populaire de l'hygiène.

(Conférence de M. le Dr. Collineau.)

CONSERVER LA SANTÉ—PRÉVENIR LA MALADIE—RETARDER LA MORT, voilà, Mesdames et Messieurs, en quoi consiste l'hygiène.

Déjà, vous le pressentez : c'est d'une science vieille comme le monde qu'il va être question ici.

—L'air atmosphérique se compose de 79 parties d'oxygène et de 21 parties d'azote. Il contient en outre une faible proportion d'acide carbonique et de vapeur d'eau.

Mis 21 fois par minute, grâce au jeu des organes respiratoires, en rapport avec le sang veineux dont le poumon est imprégné, il fournit par son oxygène l'élément de la transformation de ce sang veineux en sang artériel, et de cette combustion indispensable à l'entretien de la vie.

La pression normale de la colonne d'air sur le corps, celle qui convient le mieux à la santé de l'homme, est évaluée à un peu moins de dix-huit kilogrammes. Exagérée ou diminuée, cette pression peut causer de graves préjudices.

Les récents travaux de M. Paul Bert sur les effets de l'air comprimé ont montré d'une façon saisissante les dangers, en particulier, qui peuvent résulter de la brusque transition d'une atmosphère dont la pression a été artificiellement surélevée, dans une atmosphère dont la pression est restée normale.

En voici quelques applications : l'appareil qui permet au scaphandre de séjourner au fond de l'eau, et de s'y livrer à des travaux de force, se compose, comme vous savez, d'une sorte de carapace imperméable et hermétiquement close, munie d'un tuyau par lequel on envoie au plongeur un air comprimé. Se trouve-t-il incommode au bout d'un certain temps, il donne un signal de détresse ; et l'on s'empresse de le ramener à la surface. Eh bien, c'est l'excès même de la rapidité déployée dans le secours qu'on lui prodigue, qui est, d'après M. Bert, la cause des accidents déplorables qu'on a eu à déplorer parfois en pareil cas. Ce retour du fond à la surface de l'eau doit être lent et gradué pour rester inoffensif.

Par contre, dans les ascensions en ballon, lorsque l'aérostat a dépassé une certaine altitude, l'aéronaute ne rencontre plus qu'un air raréfié, dont la pression est trop faible, et qui ne fournit à sa respiration qu'une quantité d'oxygène insuffisante pour la calorification.

Or, dans une des dernières ascensions scientifiques qu'il ait entreprises, M. Crocé Spinelli (1) rapporte avoir pu supporter une température de 24 degrés au dessous de zéro, grâce à des autres gonflées d'oxygène, dont il s'était muni par le conseil de M. Bert, et au moyen desquelles il suppléait à l'indigence du milieu respiratoire où il se trouvait.

La diminution de la pression atmosphérique, enfin, a pour effet direct d'obliger les fonctions respiratoires à un surcroît d'activité.

C'est ce qui explique comment les localités situées à une altitude très-élevée au dessus du niveau de la mer peuvent être aussi funestes aux malades atteints de phthisie à forme aiguë, que salutaires pour ceux dont l'affection revêt cette forme particulièrement lente qu'on désigne en médecine sous le nom de forme torpide.

Au temps que j'étais attaché au service sanitaire de

1. Ces lignes étaient écrites lorsque l'affreux accident arrivé au ballon le *Zénith* monté par MM. Gaston Tissandier, Crocé-Spinelli et Sivel a enlevé ces deux derniers à leurs amis et à la science. Honneur à ces hardis pionniers, qui affrontent tous les périls, et sacrifient jusqu'à leur existence dans le but d'acquiescer le champ des connaissances humaines !

Le sinistre du *Zénith* ne confirme que trop cruellement, hélas ! les doctrines exposées ici.